

ce que d'autres sites terrestres nous ont déjà conservé, mais surtout un « trésor pharmaceutique » composé de fioles et même de cachets dont on a pu déterminer la composition. – Le propos de Danielle Gourevitch est de combiner les approches afin de mettre en évidence tout ce que l'archéologie peut apporter à l'histoire de la médecine romaine. Aidée de quelques spécialistes pour des annexes et des encarts, l'auteur a construit son ouvrage sur neuf thématiques : la culture médicale écrite, sorte de compendium des textes grecs et romains, y compris un aperçu sur les grands noms de la médecine du temps ; lieux pathogènes et archéologie du paysage, avec les sites méphitiques – au sens propre – et tous les grands marais ; conditions de travail, accidents et maladies où précisément les recherches archéologiques récentes ont bien montré les périls des ateliers ou des mines grâce aux études ostéologiques des squelettes des ouvriers ; hygiène, santé et parasites qui s'attache aux grains charançonnés, au pain frelaté, au lait pollué, toutes informations neuves issues d'analyses environnementales modernes ; bains et thermes avec tous les accidents possibles ; deux chapitres ensuite se préoccupent des contextes de travail du médecin romain, par exemple les hôpitaux militaires, ou les instruments et spécialités ; on passe alors aux remèdes connus et leurs contenants, non pas en tant que science livresque mais tels que nous pouvons les manipuler aujourd'hui, avec la célèbre boîte à onguent de Londres. Avant la conclusion qui souligne la volonté d'ouvrir le sujet et le parti-pris d'écarter certains aspects, comme la médecine magique ou la médecine religieuse, il restait à découvrir quels succès ou quels échecs les pratiques médicales avaient obtenus, tels que des analyses ou des inscriptions nous le donnent parfois à voir ou à lire. Une bibliographie riche, un glossaire bienvenu et un index précis clôturent le livre qui comprend aussi un joli catalogue illustré en couleurs des plantes médicinales et toxiques. Quand on referme ce petit ouvrage, le sentiment est un peu ambigu : on a beaucoup appris car il est très intéressant de réunir ainsi les deux aspects de la connaissance médicale et aussi de rassembler des informations archéologiques ponctuelles, disséminées et parcellisées dans des rapports de fouille que l'on ne consulte généralement pas pour ces détails techniques et dont on ne perçoit pas nécessairement d'ailleurs l'intérêt au niveau général du progrès des connaissances. L'aspect synthétique du propos ouvre réellement des portes au lecteur qui généralement ne soupçonnait pas la précision ou l'ampleur de nos connaissances et de nos avancées, y compris dans des domaines très historiques, comme l'acculturation des modes d'alimentation sous l'effet d'une garnison. Mais par ailleurs la lecture laisse un peu sur sa faim en raison de nombreuses approximations, sur les identifications archéologiques des contextes, par exemple, ou sur les dénominations des médecins, ou encore l'explicitation épigraphique des cachets d'oculiste ou des épitaphes, qui contrastent avec l'extrême précision et la compétence savante des analyses et des descriptions de pathologies diverses, de conséquences du travail, d'effets du langage des nourrissons, des maladies générées par une alimentation malsaine ou la fréquentation de bains insuffisamment hygiéniques. C'est dans ces domaines proprement médicaux que l'apport est substantiel et c'est dans le concept même d'une archéologie de la médecine qu'il faut souligner l'originalité du volume qui enrichira notablement nos lectures des textes et notre perception de la réalité quotidienne des habitats d'époque romaine. Et qui met en exergue, une fois encore, la vitalité et l'importance des avancées archéologiques en histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lucia ATHANASSAKI & Ewen BOWIE (Ed.), *Archaic and Classical Choral Song. Performance, Politics and Dissemination*. Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-562 p. (TRENDS IN CLASSICS. Suppl. Vol., 10). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-025401-3.

Le présent recueil publie les actes d'un colloque qui s'est tenu à Rethymnon (Université de Crète) en 2007. Dans l'introduction, les deux éditeurs expliquent qu'ils ont voulu apporter de nouveaux éclairages sur les conditions d'exécution et de diffusion de la poésie chorale archaïque, ce qui en somme est un objectif rempli par ce copieux volume, qui souvent aurait pu être plus synthétique, mais dont l'abondante bibliographie constitue un outil de référence dans ce domaine. La première contribution, due à N. Richardson, est consacrée aux évocations de chœurs dans la poésie archaïque en hexamètres. Il s'agit surtout d'un catalogue d'extraits où sont décrits des hymnes choraux, *kômoi*, thrènes et péans. L'*Hymne à Hermès* marquerait la fin d'une époque, car les prestations solistes y dominent. L'analyse fouillée qu'E. Bowie propose du premier *Parthénée* d'Alcman reprend et discute l'interprétation de C. Calame qui y reconnaissait l'expression d'un rite de passage. L'auteur souligne le combat que les jeunes femmes disent mener, en rappelant les mythes d'enlèvement : ces jeunes vierges tâcheraient d'échapper à la menace de Sirènes-harpyes, en invoquant Artémis Orthia. Les protagonistes, Agido et Hagésichora, appartiendraient à de nobles familles de Sparte, dont descendent les rois aux noms proches Agis et Agésilas. La longue réflexion de T. Power sur les *Keledones* du *Péan* 8 Maehler de Pindare introduit la notion de « cyberchorus », car ces figures féminines mystérieuses auraient un caractère virtuel et artificiel. Il les met en perspective avec les caryatides des trésors archaïques, auxquelles il prête une « identité chorale virtuelle, immanente » (p. 75), et avec les célèbres automates d'Héphaïstos décrits par Homère. Pindare se serait inspiré de ce chœur à la mécanique parfaite pour imaginer le chœur infatigable des *Keledones*, modèle pour le chœur réel des hommes. L'auteur suppose un troisième terme pour faire le lien entre ces deux chœurs : celui des Delphiennes (cf. *Péans* 2 et 6 Maehler). C. Calame analyse dans les *Épinicies* de Bacchylide les marqueurs d'énonciation et les références à la prestation en cours. Si la dimension chorale n'est pas prégnante, il est à noter que le poète affectionne la *sphragis*, la signature de son autorité en fin de poème. Certaines épinicies montrent un jeu de références énonciatives à une prestation chorale : Bacchylide y délègue sa voix à différents chanteurs. Aussi l'auteur propose-t-il de parler d'un « ego mélique polyphonique » (p. 137). R. Rawles s'interroge sur la place d'Éros dans la poésie lyrique archaïque, où le mélange des voix rend ambigu le sujet du désir amoureux, individu ou collectif. Les poèmes de Sappho, où l'expérience amoureuse semble bien être celle de la poétesse, ne doivent pas infléchir notre lecture d'Alcman, où la voix est bien plutôt celle d'une communauté. Les fragments d'Ibykos S166 et S257a montrent aussi une fusion des voix du chœur et du poète, qui s'adresse à la fierté collective de la cité. Mais cette explication générale ne rend pas compte de toute la poésie encomiastique de Pindare : si un contenu érotique est rarement marqué, les épinicies parlant de Thrasybule (*Pyth.* VI et *Isthm.* II) semblent supposer d'autres facteurs. À partir de poèmes d'Alcman, Corinne, Pindare et même Catulle, A. Lardinois entend démontrer que les chœurs féminins archaïques disposaient d'une *parrhesia*, leur permettant